

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE 8

PRIX

DU JOURNAL,

DE L'ABONNEMENT

Rue de P. Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir.

3 PIASTRES par mois.

## LE PATRIOTE.

Tout ce qui a paru jusqu'à ce jour de l'intéressant feuilleton **LES MYSTERES DE SAINTE HELENE**, sera accordé comme prime aux personnes qui prendront un abonnement au PATRIOTE le 1er septembre.

## MONTEVIDEO.

31 AOUT 1848.

Ayant reçu par la voie de New-York des journaux qui nous donnent en détail les nouvelles d'Europe les plus récentes, et de Paris jusqu'au 8 juin, nous nous empressons de les communiquer à nos lecteurs, et nous renvoyons pour ce motif la fin de l'article sur *Robespierre* au prochain numéro.

### NOUVELLES D'EUROPE.

L'amer anglais *Britannia* est entré hier matin dans la baie de New-York, apportant des nouvelles de Paris jusqu'au 8 et d'Angleterre jusqu'au 10 juin.

Si l'on excepte l'Italie, la situation européenne n'a subi sur aucun point de modification notable : c'est toujours le même état d'agitation générale, de crise incessante, la même perspective pleine d'incertitudes. En Allemagne surtout, les questions multiples qui se croisent dans les diverses zones du sol germanique, loin de marcher à une solution, s'embarrassent chaque jour davantage. La Prusse, au moment où elle croyait toucher à la paix, voit tout à coup se rallumer, avec des chances plus graves que jamais, sa lutte avec le Danemark, et à ces inquiétudes du dehors viennent se joindre les soucis toujours renaissants de l'instabilité à l'intérieur. La paisible Berlin se trouve convertie en un véritable volcan qui semble sans cesse gros d'une éruption imminente, et l'esprit révolutionnaire, calmé mais non satisfait, menace à chaque instant de relever la tête.

Il en est de même à Vienne où la bourgeoisie, laissée maîtresse du terrain par la retraite de la cour, empiète constamment et presque à son propre insu sur le domaine si longtemps intact des prérogatives impériales. Encore quelques temps de cette situation étrange, et le ministère Pillersdorf se trouvera entraîné insensiblement à représenter la nation au lieu de la couronne qui lui a délégué ses pouvoirs. Déjà même, à l'heure qu'il est, l'Assemblée

constituante, réunie à sa voix et sans le concours de l'empereur, doit délibérer sur les destinées futures de ce grand empire des Césars, prêt à se disloquer comme une vaste machine dont le frottement et la vétusté ont usé les écrous. Quelle sera en définitive l'issue de ce dédale où l'Autriche s'engage chaque jour davantage, et où menace de la jeter tout à fait l'éloignement obstiné de l'empereur ? C'est ce qu'on ne saurait prévoir, en présence de la marche incohérente des événements ; mais il y a là, aussi bien qu'en Prusse, des germes de complications, que ne réussira peut-être pas à débrouiller le triple parlement appelé à guider la confédération germanique dans la voie de ses nouvelles doctrines.

Si nous tournons nos regards vers l'Angleterre, nous y retrouvons cette même fermentation. Chartistes et Irlandais semblent vouloir resserrer leurs rangs, pour marcher un jour ou l'autre à la conquête des libertés et de la nationalité qu'ils réclament depuis si longtemps. Là sans doute l'explosion ne saurait être aussi proche ; toutefois, par les convulsions populaires qui courent, il est aisé de démêler des symptômes d'une gravité réelle au fond de cette recrudescence d'agitation que les journaux britanniques s'accordent à signaler. Le ministère Palmerston est d'ailleurs entouré de questions qui menacent sans cesse de la contraindre à la retraite. Battu dans la chambre des lords à propos du bill des juifs, il en est réduit à chercher dans un moyen détourné une hypothétique revanche ; dans l'affaire Bulwer, qui soit dit en passant, n'est pas une des moindres difficultés du moment, il a échappé au blâme du scrutin, mais non aux vertes vérités de la tribune : enfin la proposition relative au rappel des lois de navigation est désormais une pierre d'achoppement qu'il ne saurait éviter ; adoptée ou rejetée, le cabinet en recueillera, dans toutes les hypothèses, plus d'amertume que de profit.

L'Italie est, nous l'avons dit, le seul pays où les affaires aient subi une crise décisive, et nous sommes heureux de pouvoir ajouter, une crise favorable. La reddition de Peschiera et une victoire remportée à Goito sur les troupes autrichiennes sont venues, dans la journée du 30 mai, changer la face des choses d'une manière que nous osons à peine espérer. Les fautes commises dans le Frioul se trouvent ainsi réparées d'un seul coup, et la cause italienne se voit délivrée des périls qui l'avaient un moment compromise. Encore un double effort du même genre ; encore la réduction de Vérone et Mantoue, et la nationalité vénéto-lombarde sera complètement reconquise, et la domination autrichienne n'aura plus même où poser son pied, sur le sol de la péninsule italique.

La France, n'a pas besoin que des embarras extérieurs

viennent accroître ses préoccupations. Non que nous prêtions l'oreille aux mille et une rumeurs plus ou moins alarmantes dont il est dans notre rôle passif de nous faire l'écho ; mais la prolongation de l'état de crise révolutionnaire constitue par elle seule, nous l'avons déjà dit, une situation grave et chaque jour moins facile à résoudre. Dans les huit jours dont les nouvelles du *Britannia* résument l'histoire, il n'est survenu aucun événement qui mérite véritablement ce nom, surtout par le temps de phénomènes politiques où nous vivons depuis quelques mois. La retraite d'un ministre—d'un ministre de la justice surtout—n'est pas une de ces péripéties qui font époque sous quelque régime que ce soit : or c'est là le seul fait vraiment notable que nous ayons à enregistrer. Mais à l'entour viennent se grouper les incidents de chaque heure, les émotions de la Commission exécutive et de l'Assemblée Nationale, des journaux et de la rue. De tout cela il résulte une de ces surexcitations permanentes, dont les effets ont les mêmes périls, ou tout au moins les mêmes inconvénients pour les peuples que pour les hommes. — Aux uns pas plus qu'aux autres il n'est permis de trouver le repos, de reprendre une existence normale et réglée au milieu d'une alerte perpétuelle, d'une continuelle inquiétude : c'est là précisément l'état dont nous regrettons la promulgation pour notre jeune France républicaine, à laquelle il faudrait au contraire tant de calme et de régularité.

Hâtons nous de dire que c'est là en grande partie à nos yeux un résultat inévitable, que la force des choses amène, que la force des choses fera cesser. Toutefois une double cause contribue à l'aggraver encore : d'une part cette impatience innée du caractère français qui veut arriver au but d'un seul bond, et avant même d'avoir parcouru la route ; de l'autre, les menées secrètes inspirées, dirigées par des espérances qui lèvent la tête assez haut pour qu'il soit inutile de les signaler désormais. Si à cela on ajoute la lutte naturelle des idées, des ambitions, des vues individuelles, on verra qu'il n'y a après tout, dans ce qui se passe, rien de véritablement anormal, et, tout en les regrettant comme nous, on réduira à leur juste valeur, ces symptômes que le verre grossissant de la presse anglaise nous montrerait volontiers sous des dimensions monstrueuses.

Les élections complémentaires qui ont eu lieu le 4 juin ne sont encore qu'imparfaitement connues. Celles de Paris suffisent toutefois à nous montrer que l'esprit de sagesse dont on avait fait preuve le 23 avril n'est pas aussi profondément altéré qu'un voudrait bien le dire. Les nouvelles nominations ramènent à l'Assemblée des hommes d'un modérantisme éprouvé : Thiers, Ch. Dupin, Victor

FEUILLETON DU PATRIOTE.—1 SEPTEMBRE 1848.

LES

HEURES DE CAPTIVITÉ

DE NAPOLEON,

MYSTERES DE SAINTE-HELENE.

CHAPITRE XII.

UNE SOIREE LITTÉRAIRE A LONG WOOD

(Suite.)

Ses instructions militaires à ses lieutenants en Italie, en Egypte, en Allemagne, en Espagne, en Russie, et surtout pendant la mémorable campagne de France en 1814, sont des chefs d'œuvre de perspicacité gouvernementale. Ses bulletins de la Grande Armée, enfin ses proclamations à ses soldats, ne sont-ils pas comparables à ce que l'antiquité nous a laissé de plus sublime et de plus saisissant en ce genre ? Ce sont des monuments impérissables de style guerrier et de poésie martiale. Nul, mieux que Napoléon, ne savait toucher la fibre du soldat ; nul, plus que lui, en aucun temps et chez aucun peuple, n'eut le secret de remuer les masses avec moins de mots ; mais aussi quelle impétuosité, quelle noblesse héroïque dans ses harangues, ou plutôt dans ses comptes rendus de ses opérations militaires ! Le vieux duc de Brunswick disait, en parlant du style de Napoléon : « Cet homme-là écrit avec le bout d'une bayonnette trempée dans de la

N° 41.

poudre à canon. »

Toute triviale que semble à la pensée cette appréciation, elle est juste, vraie, complète. Il faut avoir vu l'effet que produisait sur les vieux compagnons de sa gloire une proclamation de l'Empereur, lue devant le front d'un régiment, pour s'en faire une idée. Ces paroles métaphoriques, ces grandes images, inattendues comme la foudre, retentissaient dans tous les cœurs et exaltaient toutes les âmes. On se sentait grandir quand ce breuvage, bien autrement puissant que celui de Circé l'enchanteresse, inondait, après s'être infiltré par l'oreille, le cœur et l'âme de ceux qui ne pouvaient s'en rassasier. Alors quels frémissements, quelles fanatiques émotions n'éprouvaient pas les vieux comme les jeunes soldats lorsqu'ils étaient assez heureux pour entendre ces paroles de flamme prononcées par la bouche même de celui qui en était l'auteur !

Comme orateur, Napoléon n'était pas moins remarquable que comme écrivain. Sans avoir une facilité d'élocution comparable à celle de nos législateurs de nos jours, la noblesse du geste, unie à l'accent sévère ou flatteur de la voix, et à la majesté de la pose, faisaient le reste. Ceux qui l'ont entendu parler dans les séances du conseil d'état, qu'il présidait presque toujours étant consul ; ceux qui l'ont écouté dans les comités secrets de l'Institut, dont il était membre lorsqu'il n'était encore que général en chef, et ceux qui ont assisté aux ouvertures des sessions du corps législatif, et aux réceptions diplomatiques des Tuileries, s'accordent à déclarer que rien n'était plus enivrant que sa parole. Enfin, ceux qui

se souvenaient de l'avoir vu et entendu converser dans le monde, avant sa grandeur, avouent également que rien n'était plus aimable et poliment original que son langage.

A Sainte Hélène, Napoléon recueillait avec usure toutes les consolations que les études de sa jeunesse lui avaient réservées. Les heures de l'exil sont lentes à passer, et si l'illustre proscrit n'avait pas eu dans son cœur et dans sa mémoire des souvenirs capables de le distraire, sa chaîne lui eût semblé plus lourde, et sa captivité plus dure. Les rois, descendus du trône par le seul fait de leur volonté, se passant, à la rigueur, des jouissances de l'imagination : ainsi, après leurs abdications, Dioclétien, cultivant des fleurs dans les jardins de Salone ; Charles Quint, dans le couvent de Saint Just, s'occupant de controverses ; Casimir, roi de Pologne, dans l'abbaye de Saint Germain des Prés, à Paris, dont il était abbé, consacrant exclusivement ses soirées à la pêche, pouvaient bien attendre patiemment l'heure inévitable où les maîtres de la terre vont rendre compte au souverain du ciel, des actes de leur puissance éphémère ; mais il n'en était pas ainsi de Napoléon : ce n'était pas le dégoût des affaires publiques, ce n'était pas la lassitude des batailles qui avaient fait descendre du trône ce nouveau Charlemagne ; quand les boules anglaises et prussiennes de Waterloo vinrent briser le sceptre dans ses mains, il était arrivé à cet âge où César commandait à l'univers, à cet âge où Charlemagne, son modèle, plantait sur tous les points du monde connu l'étendard de la France. L'esprit de Napoléon était encore accessible à toutes les

Hugo, peut être même Emile de Girardin ; et à côté de ces noms, nous lisons ceux de Caussidière, de Proudhon, de Pierre Leroux, ces symboles vivants du républicanisme de la veille. Nous retrouvons, par conséquent, dans ces choix la même tolérance intelligente, le même libéralisme éclairé qui avaient fait saluer d'une acclamation universelle les premières élections générales. Cela ne prouve-t-il pas mieux que tout le reste, que les idées de la masse sont toujours aussi saines, et qu'elle ne veut pas plus aujourd'hui qu'hier se jeter dans les extrêmes où l'on s'efforce de l'entraîner ?

De cet indice, on doit aussi rapprocher la facilité inespérée avec laquelle s'opère la transformation des ateliers nationaux. Cette ruée si redoutable, à laquelle semblait qu'on ne pût toucher sans voir se lever une nuée de dards menaçants, n'oppose aucune résistance aux dispositions qui viennent de l'atteindre. Elle se prépare sans murmurer à changer sa vie d'oisiveté déguisée contre une existence de travail réel. Il y a là, en même temps, une garantie de plus et un péril de moins pour l'avenir de la France républicaine.

Enfin, après avoir signalé avec toute franchise la face et le revers de la médaille, disons que le ciel sourit à notre jeune liberté et que depuis longues années les fruits de la terre ne s'étaient présentés avec d'aussi brillantes promesses. Certes, ce n'est pas un médiocre sujet de confiance et de gratitude envers la providence, que cette certitude d'un facile bien-être matériel durant les moins d'épreuves qui sans doute nous attendent encore. Au milieu de nos luttes intérieures, nous n'aurons du moins à combattre ni contre l'étranger, ni contre ces terribles ennemis qu'on appelle la disette et la maladie..... Dieu protège encore la France.

(Courrier des Etats Unis.)

#### SEPARATION DE LA BOHEME AVEC L'AUTRICHE

Voici une nouvelle très importante, et dont les conséquences peuvent être de la plus haute gravité. Il ne s'agit de rien moins que de la séparation, provisoire il est vrai, de la Bohême et de l'Autriche. La Bohême ne veut plus entretenir de relations avec le gouvernement de Vienne.

On lit dans la *Gazette de Cologne*, du 4 juin :

« Le président de la régence de Prague, comte Léon Thuz, a fait savoir le 29 mai, au comité national, ainsi qu'aux autorités de la Bohême, qu'il serait établi un gouvernement provisoire pour la Bohême, attendu que depuis les événements de Vienne il était impossible d'entretenir des relations avec le gouvernement.

« Le conseil de régence sera composé de huit membres, les tchèques les plus exaltés en formeront la majorité. Palakk est déjà nommé, ainsi qu'Albert Wostitz, Strohbach, Boresch, Branner et Rieger, Wostitz et Rieger se rendront à Inspruck pour solliciter l'approbation de l'Empereur. On sait que l'archiduc Jean, en recevant les députés de la Bohême, a dit : « Je suis un prince de Bohême. » L'empereur même a dit : « Portez à ma bonne ville de Prague ma promesse que je viendrai la voir bientôt pour longtemps et avec le plus grand plaisir. »

« La femme de l'archiduc François Charles portait les couleurs de la Bohême, lorsque la députation a été re-

que ; le comte Leo Thuz exerce une grande influence à la cour d'Inspruck. Il ne faut pas oublier que les barricades ont été faites les 26 et 27 mai ; le 29, la Bohême s'est déclarée indépendante, et le 30, le grand congrès a dû se réunir à Prague. Le ban de Croatie a écrit une lettre aux Etats de Bohême, pour les inviter à envoyer des députés à Agram, où se réunira, le 5 juin, la diète de la Dalmatie, de l'Esclavonie et de la Croatie. Il exprime le désir que l'on secoue le joug des Allemands et des Magyars. »

#### NOUVELLES DIVERSES.

Le comité de finances s'est occupé, pendant deux séances, du projet de décret sur la réforme postale. Le système de la taxe unique à 20 centimes a été combattu par MM. Deslongrais et Combarel de Leyval comme inopportun, et devant entraîner un déficit considérable dans le budget. M. de Saint Priest, qui, comme l'on sait, a pris de 1844 l'initiative dans l'ancienne chambre à cet égard, a appuyé le projet actuel au point de vue de l'équité violée par les tarifs actuels et dans l'intérêt des classes pauvres. M. Bastiat, en considérant le transport des lettres comme ne devant pas être la base d'un impôt, a proposé de fixer la taxe à 10 centimes. Le comité a chargé une sous-commission de rédiger un rapport sur cette question, qui sera soumise dans le courant de la semaine prochaine aux délibérations de l'Assemblée.

M. J. Favre, sous secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, et M. Crémieux, ministre de la Justice, ont envoyé leur démission à la commission exécutive, à 24 heures de distance. Les deux démissions ont été acceptées sans difficultés.

M. Bethmont a été nommé ministre de la justice, en remplacement de M. Crémieux.

On annonce que M. Portalis et Landrin reprennent leurs fonctions de procureur général et de procureur de la République, dont ils s'étaient démis à la suite de l'espèce de désaveu que leur avait implicitement donné par son vote la commission exécutive.

Des lettres du gouverneur de Pondichéry, en date du 19 avril, annoncent que la République a été proclamée le 19 avril dans nos possessions de l'Inde, où l'ordre le plus parfait n'a pas cessé de régner.

Un journal de Metz annonce que, dans une des principales usines des environs de cette ville, il se construit une caserne d'ouvriers où chaque ménage aura, moyennant une faible retenue hebdomadaire, un logement commode et suffisamment vaste, avec porte particulière pour entrer et sortir. On fait d'autres essais pour fournir aux ouvriers la nourriture préparée pour un grand nombre à la fois, avec toute l'économie que comporte ce mode de préparation.

De toutes les points de la France, nous recueillons la nouvelles les plus satisfaisantes sur les progrès et la beau-

té des récoltes. Tous les journaux des départements répètent que les habitants des campagnes n'ont pas souvenir d'une saison aussi favorable aux biens de la terre.

Les blés sont forts et bien venans; les épis commencent à prendre du poids. Les vignes se couvrent de fleurs et de grappes; les foins sont abondants, et déjà, dans beaucoup de pays, on s'est vu obligé de faucher les prairies artificielles, où la luzerne, le sainfoin et les trèfles commençaient à souffrir de l'excès de leur végétation.

#### NOUVELLES LOCALES.

Que nous dites vous de cette attaque si acharnement prédite par Messieurs les trembleurs de la capitale? C'était pour le moins la montagne en mal d'enfant? La Sainte Rose sera chaude, disaient-ils, et la journée a été d'un froid remarquable. Après cela allez croire à de pareilles prophéties!

Cependant pour ne pas donner un complet démenti aux innocentes prophéties de ses émissaires, Orbe simula dans la même journée une assez forte attaque sur le Cerro où il obtint les mêmes avantages que de coutume, c'est à dire, de pouvoir emporter ses morts et ses blessés.

On nous assure que les embaucheurs s'occupent activement à recruter de nouvelles dupes, soit pour Buenos Ayres, soit pour Rio Grande. A les croire, ces messieurs possèdent des établissements partout : ils offrent les plus grands égards et les plus magnifiques conditions et prodiguent les promesses à l'excès.

Tout nous porte à croire qu'ils en seront pour leurs frais de voyage.

#### A LA FRATERNITE.

AIR : AU DIEU DES BONNES GENS.

Fraternité ! mère, sœur et Déesse ;  
Gouverne enfin le pauvre genre humain !  
Viens des mortels soutenir la faiblesse,  
Est leur montrer quel en le droit chemin ;  
En leur traçant cette route divine ;  
Fille d'un Dieu de paix et de bonté ;  
Conduis-les tous, et que chacun s'incline  
Devant ta Majesté !

Ta Majesté ; non, car tu n'es pas reine ;  
Non, tu n'as pas un sceptre dans la main.  
Les oripeaux couvrant la souveraine,  
Ne chargent pas et ta tête et ton sein ;  
Le tien est pur : à sa source féconde  
Nous puiserons jusqu'à satiété,  
Tu deviendras la nourrice du monde  
Par ta maternité.

Sois à la fois, et ma sœur, et mon frère :  
Deux sentiments qui doivent nous unir ;  
Que fait le sexe ; il est sur cette terre,  
Le nœud sacré qui doit nous réunir.  
Enlignons-nous d'une chaîne éternelle ;  
Et ne voyons dans la société.  
Que des amis, au cœur tendre, fidèle,  
Et toi, Fraternité !

entreprises, et son génie brillait toujours du plus vif éclat. Il fallait donc à cette prodigieuse organisation, qui se dévorait elle-même, des alimens qui pussent lutter contre les assauts incessans d'une imagination comme la sienne. L'empereur trouva cette pondération dans la littérature qu'il avait cultivée dans les beaux jours de sa jeunesse, il l'appela à son secours, et cette littérature vint à lui comme une sée bienfaisante, pour apaiser ses douleurs et conjurer ses ennuis.

En effet, il ne se passait guère de semaine sans que Napoléon ne consacrait une ou deux soirées à une lecture, faite à haute voix, des grands écrivains de notre langue. D'ordinaire, c'était M. le comte de Montholon, le grand maréchal, ou même M. de Las Cases, tant qu'il demeura à Sainte Hélène, qui faisaient cette lecture. Puis Napoléon prenait la parole pour faire des remarques sur le texte qu'on lisait, et ses commentaires étaient tous marqués au coin de la raison et de l'originalité. N'était ce pas un admirable spectacle que celui d'entendre l'Empereur rendre hommage à Bossuet, à Corneille, à Molière, à La Fontaine, et incliner son front, naguères chargé de tant de couronnes, devant les princes de la littérature ?

Ces réunions littéraires commençaient vers les neuf heures du soir, après le dîner de l'Empereur, et se prolongeaient, souvent jusqu'à minuit ; c'était l'instant de la retraite, et, sauf quelques exceptions, on ne dépassait guère cette heure dans le salon : seulement, lorsque Napoléon voulait avoir une conférence particulière avec quelqu'un de ses compagnons, son premier valet de cham-

bre, Marchand, faisait passer le personnage dans le cabinet particulier de Napoléon, où ce dernier, après avoir congédié ses hôtes, venait le retrouver, et causer avec lui jusqu'à une heure du matin, et quelquefois plus tard ; mais nous le répétons, ces *à parte* n'étaient pas communs, et la règle de Long Wood était de rentrer chacun chez soi à onze heures ; c'était ce que Napoléon appelait en badinant, l'heure du couvre feu, et souvent il en donnait lui-même le signal en frappant sa tabatière contre la pincette, dont il était toujours armé, lorsqu'il s'asseyait au coin de la cheminée.

On variait les lectures dans une même soirée ; ainsi, par exemple, on commençait par lire, soit un fragment du *Petit Carême* de Massillon, soit un chapitre de *Montesquieu* ou de *Condillac*, ou de *Rousseau*, ou même de *Buffon* ; mais on terminait toujours par un poète, un acte de *Nicomède*, quelques scènes du *Cid* ou de *Tartuffe*, ou bien enfin une fable de *La Fontaine*, ou bien encore un chant de l'*Enéide*, traduite par Delille, achevaient sa soirée. C'était ce que l'Empereur appelait plaisamment le *dessert*.

— L'esprit gagne, disait-il, à changer d'aliment. La diversité dans la lecture plaît à l'imagination, comme la diversité des accords plaît à l'oreille. Et puis, ajoutait-il en clignant de l'œil, et en regardant mesdames Bertrand et Montholon, nous pourrions bien, à la rigueur, nous autres hommes, nous contenter de la lecture des historiens, des philosophes et des moralistes ; mais les dames ne s'accoutumeraient pas aisément à cette manne intellectuelle, et elles se lasseraient bien vite d'histoire, de

philosophie et de morale, qu'elles n'aiment guère dans les livres. D'ailleurs, je dois déclarer que je suis moi-même un peu femme sur ce point : je professe un très grand respect pour les livres de morale, surtout d'histoire, mais j'aime par dessus tout la poésie et les grandes pensées qui surgissent dans les beaux vers. Etant officier d'artillerie, je m'attachais des poésies d'Ossian, et Mac Pherson me paraissait le plus grand poète des temps modernes, car c'est lui qui avait colligé, ou peut-être même bien inventé cette rude poésie qui me passionnait à vingt ans, et qui aurait fait de moi un martyr dans l'occasion. On dit qu'Alexandre le Macédonien avait constamment sous son chevet un exemplaire de l'*Illiade*, qu'il lisait et relisait sans cesse ; que César portait toujours sur lui un exemplaire de *Phédon*, et que Charlemagne ne voyageait jamais sans avoir sous la main la *Cité de Dieu* de Saint Augustin. Je puis dire, moi, qu'il fut un temps où Ossian ne quittait jamais les poches de mon habit ; mais alors, je n'étais ni générale, ni consul, ni Empereur ; je ne voyageais pas ; j'étais tout bonnement lieutenant d'artillerie, et j'habitais la ville de Valence en Dauphiné.

Mon goût pour Ossian, poursuivit Napoléon, se perdit en Egypte. C'est là la terre classique des contes, des prodiges et des merveilles. L'imagination arabe ne s'est pas contentée d'inventer les religions, elle a tout embelli, tout transformé en perles, en parfums et en fleurs. Au Caire, j'ai pris plaisir plus d'une fois à m'entretenir avec des poètes égyptiens.

Assez de sang a coulé sur la terre ;  
Le jour à lui d'en arrêter le cours :  
Plus de combats, de querelles, de guerre.  
Pour tes enfants fais briller d'heureux jours.  
Sur ton hôtel, que tout mortel encense.  
L'honneur, la paix, la vertu, l'amitié  
Viendront s'asseoir, partageant ta puissance  
O douce Deité !

H. A. D.

Montevideo, 28 août 1848.

## PARTIE COMMERCIALE.

### CHANGES.

Londres. 39 à 39½ pen. par piastre courante.  
Paris. fr. 5 10 à fr. 5 15 par patacon.  
Rio Janeiro. 10 p. 0/0 prime nominale.

### DOUANE.

#### DECHARGEMENT D'OUTRE MER. — 31 AOUT.

Cibils, 24 quarteroles huile 16 sacs mais 25 balles pa-  
pier à pliage 123 caisses huile 49 id. vermicelles.  
Arrias et Charry, 23 bordelaises vin.  
Gradin, 26 sacs mais.  
Bula, 4200 oranges 100 citrouilles.  
Mañe, 48 caisses savon.  
Rissetto, 3225 moellons.  
Gonzalez et comp., 72 paniers lard 100 sacs farine  
de manioc 100 id. mais 137 demi caisses tannées 1 barril  
viande salée.  
Maseira, 8 pipes tafia 2 barrils lard.  
Lavallol, 2080 moellons 1 pièce bois 3 caisses de mar-  
chandises.

#### ENTREE AUX MAGASINS — 31 AOUT.

Nolasco Diaz, 50 demi surons herbe maté.  
Gradin, 30 demi surons herbe maté.  
Berruti, 47 surons et 169 demi id. herbe maté.  
Eneus, 42 surons herbe maté.  
Lavallol, 36 demi surons herbe maté.

Mañe, 277 barrils graisse de porc.

#### SORTIES DE MAGASINS. — 31 AOUT.

Taylor, 1 caisse thé.  
Antonini, 130 sacs farine.  
Campos Porto, 20 barrils sucre brut.



### MARINE.



#### MOUVEMENT DU PORT.

##### ENTREES — 31 AOUT.

Corvette brésilienne UNIAO.

##### AVIS NOUVEAUX.

#### OFSE DESEA ENCONTRAR

A inmediaciones de esta imprenta una casita de dos ó tres  
piezas como para un matrimonio, prefiriéndose la que tenga  
buen patio, para lo cual se dará una fianza. El que la  
tenga y quiera alquilarla puede dirijirse á esta imprenta.

#### NOUVEAU RESTAURANT DE PROVENCE.

De jeuners et dîners á la carte; les mets les  
plus exquis et les plus variés, " servis á toute  
heure du jour. " On entreprend au dehors les  
repas et les soirées. Pensionnaires et porte-  
viandes, á des prix très modérés, et servis avec  
la plus grande exactitude.

Rue de los Treinta y Tres, n. 23.

Se vende en caballo moi manso y propio  
para toda clase de trabajo.

Dirijase, calle de Perez Castellanos, n. 162

Les personnes qui désiraient se procurer la  
première partie des GIRONDINS dont le PA-  
TRIOTE vient de reprendre la publication pour-  
ront s'adresser á la imprimerie de ce journal  
où ils pourront l'acquérir moyennant une très  
faible retribution.

## THEATRE.

LA REPRESENTATION AURA LIEU, DIMANCHE 3 SEPTEMBRE

### REPRESENTATION EXTRAORDINAIRE.

Au Bénéfices des Orphelins Français.

Les Amateurs Français, répondant au vœu de leurs  
compatriotes, ont disposé une représentation toute natio-  
nale dans le but de fêter et de saluer la République  
Française.

Ils espèrent que le but et l'objet de cette représenta-  
tion leur assureront un nombreux concours de specta-  
teurs.

Le produit destiné aux orphelins sera distribué par  
les soins de la Commission des Résidans Français.

Le spectacle sera composé ainsi qu'il suit :

La première représentation de

### LE DOCTEUR DE DIEU.

Drame en un acte, par MM. Meyer et Montigny.

La première représentation de

### LE 24 FEVRIER 1848.

Pièce nouvelle. A propos national en deux tableaux.

### HYMNE A LA FRATERNITE.

Paroles et musique nouvelle, composé pour cette  
solemnité.

La deuxième représentation de

### LE FILS DU BRAVO.

Vaudeville en un acte, par MM. Bouchardy et Deligny.

Pendant les entr'actes la musique exécutera tous les  
hymnes patriotiques français et étrangers les plus célé-  
bres.

On peut retenir á l'avance des loges et des lunettes,  
Chez MM. Martin, coiffeur, rue du 25 Mai.

Vaillant frères, chapeliers, rue des 33, n. 88.

Viglezzi, Al Grade Anteojo, place de la Ma-  
triz.

— o —

Cet esprit de dénigrement du roi  
dont ils étaient les ministres était le  
fond de la conjuration de madame  
Roland. Chez Roland, ce n'était  
qu'une humeur chagrine: chez ses col-  
lègues, c'était une rivalité de patrio-  
tisme avec Robespierre. Chez madame  
Roland c'était la passion de la répu-  
blique qui s'impatriait d'un reste de  
trône, et qui souriait avec compaisan-  
ce aux factions prêtes á renverser la  
monarchie. Quand les factions n'a-  
vaient plus d'armes, madame Roland  
et ses amis s'empresaient de leur en  
prêter.

## II.

On en vit un fatal exemple dans  
une démarche du ministre de la guerre  
Servan. Ce ministre, dominé par ma-  
dame Roland, proposa á l'Assemblée  
nationale, sans l'autorisation du roi et  
sans l'aveu du conseil, de rassembler  
un camp de vingt mille hommes autour  
de Paris. Cette armée, composée de  
fédérés choisis parmi les hommes les  
plus exaltés des provinces, devait être,  
dans le plan des Girondins; une sorte  
d'armée centrale de l'opinion, dévouée  
á l'Assemblée, contre balancant la  
garde du roi, comprimant la garde  
nationale, et rappelant cette armée du  
parlement aux ordres de Cromwell,  
qui avait mené Charles Ier á l'écha-  
faud.

L'Assemblée, á l'exception du parti  
constitutionnel, saisit cette idée comme  
la haine saisit l'arme qui lui est offer-  
te. Le roi sentit le coup. Dumouriez

comprit la perfidie. Il ne put contenir  
sa colère contre Servan dans le con-  
seil. Ses reproches furent ceux d'un  
loyal défenseur de son roi. Les répon-  
ses de Servan furent évasives, mais  
provoquantes. Les deux ministres mi-  
rent la main sur leur épée, et, sans la  
présence du roi et l'intervention de  
leurs collègues; le sang aurait coulé  
dans le conseil.

Le roi voulait refuser sa sanction  
au décret des vingt mille hommes. « Il  
est trop tard; dit Dumouriez; votre re-  
fus trahirait des craintes trop fondées,  
mais qu'il faut se garder de montrer á  
vos ennemis. Sanctionnez le décret, je  
me chargerai de neutraliser le danger  
de ce rassemblement. » Le roi deman-  
da du temps pour réfléchir.

Les Girondins sommèrent le lende-  
main le roi de sanctionner le décret  
sur les prêtres non assermentés. Ils  
rencontrèrent la conscience religieuse  
de Louis XVI. Appuyé sur sa foi, ce  
prince déclara qu'il mourrait plutôt que  
de signer la persécution de son église.  
Dumouriez insista autant que les Gi-  
rondins pour obtenir cette sanction. Le  
roi fut inflexible. En vain Dumouriez  
lui représenta qu'en se refusant á des  
mesures légales contre le clergé non  
assermenté, il exposait les prêtres au  
massacre et se rendait ainsi responsa-  
ble du sang qui serait répandu. En  
vain il lui représenta que ce refus de  
sanction dépopulariserait le ministère  
et lui enlèverait ainsi toute espérance  
de sauver la monarchie. En vain il  
s'adressa á la reine et la conjura, par  
ses sentiments de mère, de s'unir aux

frent communiquer ses instructions.  
Elles portaient que « le roi joignait  
ses prières á ses exhortations pour  
conjurer les émigrés de ne point faire  
perdre á la guerre prochaine son ca-  
ractère de puissance á puissance, en  
y prenant part au nom du rétablisse-  
ment de la monarchie. Toute autre  
conduite produirait une guerre civile,  
mettrait en danger les jours du roi et  
de la reine, renverserait le trône, fe-  
rait égorger les royalistes. » Le roi  
ajoutait « qu'il conjurait les souverains  
armés pour sa cause de bien séparer  
dans leur manifeste la faction des Ja-  
cobins de la nation, et la liberté des  
peuples de l'anarchie qui les déchire;  
de déclarer formellement et énergi-  
quement á l'Assemblée, aux corps ad-  
ministratifs, aux municipalités, qu'ils  
répondraient sur leurs têtes de tous  
les attentats qui seraient commis con-  
tre la personne sacrée du roi, de la  
reine, de leurs enfans, et enfin d'an-  
noncer á la nation que la guerre ne  
serait suivie d'aucun démembrement,  
qu'on ne traiterait de la paix qu'a-  
vec le roi, et qu'en conséquence l'As-  
semblée devait se hâter de lui rendre  
la plus entière liberté pour négocier  
au nom de son peuple avec les puis-  
sances. »

Mallet Dupan développa le sens de  
ces instructions avec la supériorité de  
vues et l'énergie d'attachement au  
roi dont il était capable. Il peignit  
en couleurs tragiques l'intérieur du  
palais des Tuilleries et les terreurs  
dont la famille royale était assiégée.  
Les négociateurs furent émus jusqu'à

l'attendrissement. Ils promirent de  
communiquer ces impressions á leur  
souverain, et donnèrent á Mallet Du-  
pan l'assurance que les intentions du  
roi seraient la règle et la mesure des  
paroles que le manifeste de la coa-  
lition adresserait á la nation fran-  
çaise.

Cependant ils ne lui dissimulèrent  
pas leur étonnement de ce que le  
langage des princes français émigrés  
á Coblenz était si opposé aux vues  
du roi de Paris. Ils témoignent ou-  
vertement, disent ils, l'intention de  
reconquérir le royaume pour la con-  
tre révolution, de se rendre indépen-  
das, de détrôner leur frère et de pro-  
clamer une régence. » Le confident  
de Louis XVI repartit pour Genève  
après cette entrevue. L'empereur, le  
roi de Prusse, les principaux princes  
de la confédération, les ministres, les  
généraux, le duc de Brunswick se  
rendirent á Mayence. Mayence, où  
les fêtes furent interrompues par les  
conseils, fut pendant quelques jours  
le quartier général des trônes. On  
y prit, sous l'inspiration des émigrés,  
des résolutions extrêmes. On se dé-  
cida á combattre, corps á corps, une  
révolution qui grandissait de tous les  
ménagemens qu'on gardait pour elle.  
Les supplications de Louis XVI, les  
avertissemens de Mallet Dupan fa-  
rent oublier. Le plan de campagne  
fut réglé.

## AVIS DIVERS.

## Gants et cravattes

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames ; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 mai n. 251, maison du Consul Italien.

— Un cuisinier Français. —

Sachant bien son état, ainsi que la pâtisserie et la confiserie, desirer trouver un emploi.

S'adresser au bureau du "Patriote."

— A vendre ou à Louer.

Une "Pulperia et Confiteria," en face de l'Eglise du Cordon.

S'adresser chez M. Villate, café de "l'Espérance," au côté gauche du Marché en allant dehors.

AVISO A LOS AFICIONADOS A LA LENGUA CASTELLANA.

NUEVA GRAMATICA ESPAÑOLA.

Sobre un plan muy metódico, con un tratado de la ortografía moderna, según la academia española, y otro de la sintaxis con ejercicios de análisis gramatical y lógica ; 1 vol. en 8.º — precio 12 reales. En la librería de D. Jaime Hernandez y en la Nueva calle del 25 de Mayo.

— A Louer. —

Une chambre garnie au genre de France, au premier.

S'adresser au bureau du PATRIOTE,

D. Pedro Ramos, Juez L. del Crimen.

Por el presente cito, llamo y emplazo á D. Joaquin Antonio Carvallo para que se presente por sí ó por apoderado que responda pecuniariamente del resultado, á contestar la demanda que contra él sigue el Ajente Fiscal ad hoc en materia de aduana, sobre falsedad en unas tornaguías en el Juzgado de Comercio, de cuya causa conozco por impedimento del Sr. Juez tutelar : previniéndole que de no comparecer se le tendrá por revelde y se procederá en consecuencia á lo que haya lugar.

Montevideo, Agosto 14 de 1848.

PEDRO RAMOS.

Por mandado de S. S.

FELIZ DE LISARZA,

Escribano público y de número.

AVIS A MM. LES ABONNES.

Ceux de MM. les abonnes au "Patriote," qui auraient déchirés ou egares quelques feuilles des SEPT PECHES CAPITAUX, que nous avons récemment publiés, peuvent les faire réclamer à l'imprimerie, où on leur remettra sans frais.

A VENDRE.

Une casilla. S'adresser à M. François au Môle, pavillon français, « Repos de la Marine.

A VENDRE.

Un jeune cheval très doux, propre à tout genre de travail,

S'adresser à l'imprimerie du "Patriote," rue Perez Castellanos, n.º 162

Monsieur le Charge d'Affaires de France  
Monsieur le Charge d'Affaires

Des malveillants se plaisent à répandre dans le public, que j'ai sollicité et obtenu de vous un secours d'argent mensuel, et que vous m'allez 3 onces tous les mois.

Je suis loin d'être à l'abri du besoin, mais en travaillant et à force d'économie j'élève ma famille. C'est pourquoi je vous avoue, Monsieur le Charge d'Affaire, que je suis décidé à démentir ce bruit par la publicité, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Charge d'Affaire,

Votre très humble serviteur.

Jean Soustre.

Montevideo, 15 juillet 1848.

Montevideo, le 18 juillet 1848.

Monsieur,

En réponse à la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser, je m'empresse de certifier que non seulement vous ne recevez et n'avez jamais reçu du Consulat, aucun secours en argent ou autre, mais encore que vous n'avez jamais fait aucune démarche tendant à en obtenir.

Vous pouvez, Monsieur, faire de cette déclaration l'usage que vous jugerez utile à vos intérêts.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Charge d'Affaire et Consul Général de France.

A Devoir.

— A vendre. —

Quelques vases de fleurs choisies.

S'adresser au bureau du PATRIOTE.

Le propriétaire-gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n.º 162.

## DEUXIEME PARTIE.

## LIVRE TROISIEME.

## 1.

Pendant que l'imminence d'une guerre à mort agitait le peuple et menaçait le roi, la discorde continuait à régner dans le conseil des ministres. Le ministre de la guerre Servan était accusé par Dumouriez d'obéir, avec une servilité qui ressemblait plus à l'amour qu'à la complaisance, aux influences de Mme Roland, et de faire échouer tout le plan d'invasion en Belgique. Les amis de madame Roland, de leur côté, menaçaient Dumouriez de lui faire demander compte par l'Assemblée des six millions de dépenses secrètes dont ils suspectaient l'emploi. Déjà même Guadet et Vergniaud avaient préparé des discours et un projet de décret pour demander le compte public de ces sommes. Dumouriez, qui s'était acheté des amis et des complices, avec cet or, parmi les Jacobins et les Feuillans, se révolta contre le soupçon, se refusa, au nom de son honneur outragé, à tout rendement de compte, et offrit résolument sa démission. A cette nouvelle, un grand nombre de membres de l'Assemblée, de Feuillans, de Jacobins, Péthion lui-même, se rendent chez le ministre outragé, et le conjurent de garder son poste. Il y consent à condition

qu'on laissera la disposition de ses fonds à sa seule conscience. Les Girondins intimidés eux-mêmes par sa retraite, et sentant qu'un homme de ce caractère était indispensable à leur faiblesse, renoncèrent à leur décret et lui votèrent la confiance publique. Le peuple l'applaudit en sortant de l'Assemblée. Ces applaudissemens retentissaient douloureusement dans le conciliabule de madame Roland. La popularité de Dumouriez la rendait jalouse. Ce n'était pas à ses yeux la popularité de la vertu. Elle la voulait tout entière pour son mari et pour son parti. Roland et ses collègues girondins, Servan Clavière, redoublaient d'efforts, de violences sur l'esprit du roi, et de dénégations pour la conquérir. Flatter l'Assemblée, courtoiser le peuple, irriter les Jacobins contre la cour, obséder le roi par la demande impérieuse de sacrifices qu'ils savaient lui être impossibles, le dénoncer soudainement à l'opinion comme la cause de tout le mal, comme l'obstacle à tout bien, le contraindre enfin, à force d'insolences et d'outrages, à les chasser pour l'accuser ensuite de trahir en eux la Révolution, telle était leur tactique, résolvant de leur faiblesse plus encore que de leur ambition.

## DES GIRONDINS

365

## XVII.

L'empereur aurait la direction suprême de la guerre en Belgique; le duc de Saxe-Teschén y commanderait son armée. Quinze mille hommes de ses troupes couvriraient la droite des Prussiens et feraient leur jonction avec eux vers Longwy. Vingt mille hommes de l'empereur, commandés par le prince de Hohenlohe, se porteraient entre le Rhin et la Moselle, couvriraient la gauche des Prussiens, et opéreraient sur Landau, Sarrelouis, Thionville. Un troisième corps, sous les ordres du prince Esterhazy, et renforcé de cinq mille émigrés conduits par le prince de Condé, menacerait les frontières, depuis la Suisse jusqu'à Philipsbourg. Le roi de Sardaigne aurait son armée d'observation sur le Var et sur l'Isère. Ces dispositions faites, on résolut de répondre à la terreur par la terreur, et de publier au nom du généralissime, du duc de Brunswick, un manifeste qui ne laissât à la Révolution française d'autre alternative que la soumission ou la mort.

M. de Calonne l'inspira. Le marquis de Limon, ancien intendant des finances du duc d'Orléans, d'abord révolutionnaire ardent comme son

maître, puis émigré et royaliste implacable, écrivit le manifeste et le soumit à l'empereur. L'empereur le fit approuver du roi de Prusse. Le roi de Prusse l'imposa au duc de Brunswick. Le duc murmura et demanda la faculté d'adoucir quelques termes. Les souverains le lui permirent. Le marquis de Limon, appuyé par la parti des princes français, rétablit le texte. Le duc de Brunswick s'indigna et déchira le manifeste, sans oser toutefois le désavouer. La proclamation parut avec toutes ses insultes et toutes ses menaces à la nation française. L'empereur et le roi de Prusse, instruits des secrètes faiblesses du duc de Brunswick pour la France, et de l'offre de la couronne que les factieux lui avaient faite, firent subir la responsabilité de cette proclamation à ce prince comme une vengeance ou comme un désaveu. Cet impérieux défi des rois à la liberté menaçait de mort tous les gardes nationaux qui seraient pris les armes à la main défendant leur indépendance et leur patrie, et, dans le cas où le moindre outrage serait commis par les factieux contre la majesté royale, il annonçait « qu'on raserait Paris de la surface du sol. »